

A black and white portrait of a woman with a white headscarf, looking directly at the camera with a neutral expression. The background is dark and textured.

DOSSIER DE
PRESSE

LE CŒUR AU BORD DES LÈVRES
Asmahan / variation

UN SPECTACLE DE Dea Liane

THÉÂTRE



Centre Dramatique National
Besançon - Franche-Comté

DIRECTION CÉLIE FAUCHE

LE CŒUR AU BORD DES LÈVRES

Asmahan / variation

UN SPECTACLE DE Dea Liane

**Création du 31 janvier au 3 février 2023
au CDN Besançon Franche-Comté**

mardi 31 janvier 20h
mercredi 1^{er} février 20h
jeudi 2 février 19h
vendredi 3 février 19h

**Spectacle en tournée
Du 9 au 22 février 2023
à Athénée Théâtre Louis-Jouvet
Les 2 et 3 mars 2023
à Châteaullon-Liberté, scène nationale de
Toulon
Les 3 et 4 mai 2023
à la Comédie de Caen CDN de Normandie**

**Production
CDN Besançon Franche-Comté**

**Coproduction
Théâtre National de Strasbourg**

Contact presse

Anita Le Van
06 20 55 35 24
info@alv-communication.com

Texte et mise en scène
Dea Liane

Composition musicale / arrangements
Simon Sieger

Avec la collaboration artistique de
Célie Pauthe

Interprètes
Dea Liane
Simon Sieger

Création vidéo
François Weber

Création lumières
Sébastien Lemarchand

Scénographie
Salma Bordes en collaboration avec
Marianne Tricot

Costumes
Anaïs Romand

**Traduction en arabe égyptien
et voix du Journaliste**
Georges Daaboul

« Sa vie reste une énigme
jusqu'à nos jours. »



Hiver 2015. J'emprunte par hasard à la médiathèque de Strasbourg un album CD d'une certaine Asmahan. Je me souviens de la pochette mauve, sur laquelle se découpe un visage en noir et blanc, nez pointu, regard perçant, chignon princier. La première chanson démarre, grésillante, chaloupée, sorte de habanera orientale, un tango dansé seul par une voix déchirante. *Viens mon amour suis-moi regarde ce que tu as fait de moi.*

Je tape son nom sur Internet. Je découvre d'autres photographies. Toutes semblent avoir été prises à la même période, dans les années 1930 et 1940. Le plus souvent c'est un visage un peu poseur, boudeur, incliné, regard clair perdu dans le vague, beauté mélancolique. Puis de temps en temps, un cliché pris sur le vif fait apparaître un large sourire, des yeux malicieux, une allure incroyablement gaie.



Je parcours avidement sa page Wikipédia. Je lis qu'elle est née d'un père syrien, et d'une mère libanaise. Que son vrai nom est Amal El Atrache, que son prénom Amal - *espoir* - lui a été donné suite à sa naissance sur un bateau ayant failli couler au large de Beyrouth.

Je lis qu'elle a grandi au Caire, où elle et son frère Farid se sont révélés être des prodiges de la musique. Et surtout je lis - et à ce moment-là c'est presque la seule chose que je retiens - je lis qu'elle a quitté sa vie de femme au foyer Druze en Syrie pour retourner seule au Caire se consacrer à son art. C'est là qu'elle devient célèbre comme chanteuse et actrice, rivalisant avec la grande diva de l'époque, Oum Kalthoum. Je me souviens de ces mots : « une femme libre et mondaine, entre nuits blanches, parties de poker et flirts sans lendemain ».



Je lis ensuite qu'elle a travaillé comme messagère pour les Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale - ce qui lui vaudra par la suite sa réputation d'espionne.

J'apprends qu'elle meurt noyée dans le Nil à l'âge de 27 ans. Sa voiture a mystérieusement fait une sortie de route, et son chauffeur a encore plus mystérieusement disparu. Personne n'est dupe de cet assassinat masqué ; mais personne, jusqu'à aujourd'hui, n'a réussi à en trouver le responsable.

« Sa mort reste une énigme jusqu'à nos jours », conclut l'article. Je ne peux m'empêcher de penser : sa vie reste une énigme jusqu'à nos jours.

Hiver 2021. Cécile Pauthe me propose de créer une carte blanche autour d'Asmahan, que je lui ai fait découvrir pendant la création d'*Antoine et Cléopâtre*. Dès le début de mes recherches, voilà ce qui s'impose : elle est une disparition. Il nous reste ses chansons, deux films en noir et blanc, quelques photographies. Des centaines de témoignages déformés, de récits romancés de sa vie.

Mes recherches me mènent en Syrie où je suis née, au Liban où j'ai vécu ; j'atterris au pied de mon propre arbre généalogique. Mon père me raconte que mon arrière grand-oncle a sauvé la tête de deux cousins d'Asmahan pendant une rébellion des Druzes contre le pouvoir ottoman. Que dans les années 1920 et 1930, la famille Liane était une des rares familles chrétiennes à avoir la protection et l'amitié des El Atrache. Je me rends compte que ma grand-mère avait exactement le même âge qu'Amal El Atrache, qu'elles se sont probablement croisées dans les rues de Damas, quand l'une et l'autre étaient de jeunes mariées.

Je découvre que je ne suis pas la seule à être fascinée, qu'elle est devenue un véritable mythe dans le monde arabe. Son visage m'apparaît à la télévision tunisienne, dans des performances d'artistes égyptiens, dans un roman graphique libanais. Un producteur américain d'origine syrienne m'envoie le scénario d'un biopic qu'il rêve de réaliser.

Je réalise qu'elle est une figure centrale de notre nostalgie. Que nous sommes nombreux à apercevoir en elle un monde dans lequel l'espoir était permis, un monde que nous n'avons pas connu - *l'Âge d'or du monde arabe*.

Le temps d'avant, le temps où les cabarets du Caire battaient son plein. Le Caire, où les jeunes aspirants artistes venaient tenter leur chance. Le temps où des centaines de comédies musicales produites en Egypte sortaient tous les ans, où tous les Arabes en fredonnaient les airs, où l'on voyait des actrices impétueuses et ironiques pétrifier les hommes d'un regard, d'une ondulation de leur ventre.

Le culte d'Asmahan a résisté à l'extinction de ce monde. Et pourtant... il s'est bâti sur un vide. On ne sait presque rien d'exact sur sa vie. Nous n'avons aucune trace de ses opinions, de ses pensées.

J'ai décidé de partir de là, d'écrire à partir de ce vide, de cette disparition.

Voilà ce que nous nous sommes proposé avec Simon Sieger: la chercher dans ce qu'il reste, et aussi dans les silences. Invoquer son fantôme et dialoguer avec. Le spectacle serait alors une sorte d'enquête paranormale dans laquelle nous nous amuserions à l'inventer, à mêler vraies et fausses archives, à brouiller les pistes pour mieux la faire apparaître.

* * *

الصحفي : أول حاجة، أنا حابب أسألك سؤال بسيط جداً : أنت مين؟

اسمهان : أنت ما تعرفش مين أنا ؟

الصحفي : أه طبعاً أكيد، ست اسمهان، سامحيني بقا حضرتك

اسمهان : أمال، بس أمال

الصحفي : ماشي، بعذر مرة ثانية. أمال. أنا كان قصدي... إزاي أنت بتشوفي نفسك؟

اسمهان : إيه السؤال دا! دا من المستحيل أن الواحد يقدر يجاوب على سؤال زي دا...

الصحفي : أنا بيتدي دايماً بالسؤال دا، هو يعني كدا... العلامة اللي بتميزيني، عارفة حضرتك، كل ضيوفي

بيقبلوا يلعبوا اللعبة معاية، مع أنهم بالبداية كلهم يقولوا...

اسمهان : طيب طيب، ما شي يا سيدي. مش عارفة، أنا، مين أنا...

* * *

* * *

JOURNALISTE. Avant tout, j'ai envie de te demander : Qui es-tu ?

ASMAHAN. Tu ne sais pas qui je suis ?

JOURNALISTE. Si, si, bien sûr ! Pardon ma très chère Asma...

ASMAHAN. Amal. Appelle-moi Amal.

JOURNALISTE. Oui, pardon. Amal. Je veux dire... comment est-ce que toi tu te définirais ?

ASMAHAN. Quelle question (*rires*) ! C'est impossible de répondre à ce genre de question...

JOURNALISTE. Je commence toujours avec cette question, c'est un peu... ma signature, tu vois ? Tous mes invités acceptent de jouer le jeu et ils commencent tous par...

ASMAHAN. D'accord, d'accord. Alors...(elle enlève ses lunettes de soleil, comme si elle venait de se rappeler qu'elle les portait) Je ne sais pas, moi. Qui je suis... Je suis...

* * *

Une « fausse vraie interview »

Et si Asmahan avait accepté de répondre aux questions d'un journaliste, quelques jours avant sa mort, en juillet 1944 ?

Un journaliste qui serait un ami proche... peut-être l'un de ses amants. Ce pourrait être Mohammed Tabe'i, le journaliste qui écrivit sa première biographie après sa mort, bouleversé par la disparition d'une femme qu'il avait toujours désirée, qu'il n'avait jamais réussi à comprendre.

J'ai toujours été fascinée par les interviews - surtout

les interviews d'artistes disparus jeunes.

Très tôt j'ai rêvé de cela : la faire parler, lui donner

une force d'assertion, une conviction d'artiste,

les doutes aussi d'une artiste.

Imaginer les virages émotionnels de cette

femme face aux questions d'un journaliste.

Sa pudeur, la difficulté qu'elle ressent à parler d'elle,

à devoir se définir. Elle qui à vingt-sept ans a déjà

traversé tant de vies, suivi des désirs aussi contradictoires.

Comment se comporte-t-elle ?

Comment oscille-t-elle entre des instants de résistance, de maîtrise,

et des moments où sa parole dérive, où elle se confie, où elle perd pied ?

En quels termes peut-elle parler de son inconstance, de son goût du risque, de sa quête d'absolu ?

Que peut-elle dire de son travail d'artiste, des choix audacieux qu'elle a

fait, de la manière dont elle vit son rapport à la scène, au chant, au public ?

Comment raconte-t-elle son enfance, son attachement au Caire, son

amour pour son frère ?

Que peut-elle dire de sa douleur de vivre, elle qui a tenté à plusieurs reprises de mettre fin à ses jours ?

Que répond-elle à la question de l'appartenance ?

Que dit-elle du monde dans lequel elle vit, des espoirs d'indépendance de son peuple ?

Les questions se sont bousculées dans ma tête. Ainsi est née la « fausse vraie interview » d'Asmahan, qui ne devait être qu'une scène parmi d'autres. Qui finalement est devenue la matière même du spectacle.

Et si Simon et moi avions retrouvé cette archive, un enregistrement abîmé, oublié ?

Et si toute notre enquête tournait autour de cette archive retrouvée ?

Comment un musicien improvisateur et une actrice d'origine syro-libanaise reçoivent-ils cet objet ?

Ils peuvent jouer avec. Suivre le mouvement baroque de cette vie, et créer des variations à partir de cette parole. Peut-être que quelque chose de la vérité de ce personnage apparaîtrait. Peut-être que quelque chose de son énergie profondément subversive, vibrante, vivante, pourrait parvenir à éclairer un tant soit peu l'horizon d'un monde en chute libre.



Nous avons encore de bonnes oreilles...



Et à chaque mot que nous chantons



nous avons le cœur au bord des lèvres.



« Notre musique sculpte la mémoire... »

La musique détient une place fondamentale dans cette grande variation.

Il y a le répertoire d'Asmahan tout d'abord, à partir duquel nous reconstituons quelques chansons - celles qui selon nous portent le plus son génie artistique. Il y a aussi le texte des chansons, sublimes poèmes arabes dont les images viennent enrichir la variation. Et il y a tout simplement le son, les infinités de sons et de motifs musicaux qui offrent à Simon Sieger un terrain de jeu et d'improvisation.

Il y a le contrepoint, surtout. La forme « thème et variations » m'a immédiatement mise sur la piste de la musique baroque occidentale. C'est ainsi que j'en suis arrivée à François Couperin, dont les ornements évoquent pour moi - étrangement - la musique savante arabe. Dont les motifs mélancoliques, en mouvement perpétuels, ne sont pas sans rappeler la personnalité d'Asmahan...

J'ai proposé à Simon de s'aventurer à cela : élaborer un thème et improviser autour, vraiment, réellement. Qu'à partir de ces deux matières a priori incompatibles - la musique baroque de Couperin et le répertoire d'Asmahan - il puisse explorer librement, au présent de la représentation.

La variation n'est pas l'esquive, même si elle y ressemble.

Elle est un art très formel de la répétition choisie, et donc, surmontée.

Elle fait entrer dans la répétition même un dispositif d'invention suprême, je dirais presque d'égarement.

La variation nous fait croire qu'on aurait pu se perdre, avant de nous reprendre doucement par la main pour nous ramener vers le thème principal, puis nous en éloigner imperceptiblement, à nouveau. Dans cette navigation, les instruments sont des guides inhabituels, parce qu'il s'agit précisément de s'exercer à perdre le rivage, à se perdre tout court et à trouver dans le chemin de cette perte, la boucle d'un désir intact.

Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque.*

Dispositif scénographique

Avec Salma Bordes nous avons imaginé deux fabriques qui se font face.

À jardin, l'espace de l'actrice ; à cour, l'espace du musicien.

Du côté de l'actrice, une loge maquillage chargée des éléments qui l'aideront à « devenir » Asmahan, et le studio de cinéma dédié à cette tentative d'illusionnisme, de création d'archive.

Du côté du musicien, tous les instruments nécessaires aux variations : le piano placé de manière à pouvoir dialoguer avec l'écran, le trombone, l'accordéon. La vieille radio d'où s'élèvent les « vraies » voix du journaliste et d'Asmahan.

De part et d'autre, la même photographie encadrée : elle et lui, Amal et Farid, le frère et la soeur.

Au centre, un espace de performance, dédié au chant, le lieu aussi des adresses simples au public.

Au fond, enfin, le grand écran, où apparaîtront vraies archives, fausses archives, sous-titres, et textes.



© Jean-Louis Fernandez

Extrait du texte

Epilogue.

Simon et Dea ont repris leurs places du début de part et d'autre de la petite radio, lui sur le tabouret du piano, elle accroupie à côté.

Au fur et à mesure du texte la photographie la plus connue d'Asmahan apparaît, celle de 3/4 où son regard s'élève vers le haut. Comme un lent procédé de révélation photographique.

DEA. Le 14 juillet 1944, jour d'anniversaire de sa fille, Asmahan quitte le Caire pour Ras-el-Barr avec son amie Mary Qilada. Elle profite de quelques jours d'arrêt de tournage du film *Amour et vengeance* pour se reposer à la campagne. Les deux amies sont conduites par un chauffeur qu'Asmahan ne connaît pas, remplacé en dernière minute. Au cours du trajet, l'automobile vire brutalement vers la droite, sort de la route et s'enfonce dans les eaux du Nil. Le chauffeur ne sera jamais retrouvé. Les deux femmes sombrent au fond du fleuve, impuissantes.

Asmahan avait 27 ans. Ou 32 ans. On ne sait pas. On ne sait toujours pas la raison de cet accident, ou plutôt de cet assassinat. Les hypothèses les plus folles ont été avancées. On a soupçonné la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la reine d'Egypte, les Druzes... et même Oum Kalthoum.

Peu importe. Le mystère demeure.

À la fin du film *Amour et vengeance*, on ne voit qu'un corps anonyme, enveloppé de blanc. On a fait mourir son personnage dans un accident de voiture. L'histoire se termine sur cette image étrange, un cruel tour de magicien.

Asmahan a disparu avant de voir comment la Seconde Guerre mondiale allait se terminer, avant que le Proche-Orient ne s'enflamme autour de la question israélo-palestinienne, avant les dictatures, avant Assad, avant que le Liban ne sombre dans la guerre civile, avant que l'islam ne se radicalise, avant que l'immense majorité des femmes musulmanes ne se voilent, avant le printemps arabe et la guerre civile syrienne, avant Daech.

Asmahan n'a rien vu de tout cela.

Son chignon reste impeccable sur les vieilles photographies. Son rouge à lèvres soigneusement appliqué, cœur noir sur son éclatante blancheur.

Dans son regard clair flotte encore un espoir fou, la folle insouciance de ces années-là.

Tout était latent. Tout semblait possible.



Nous écoutons sa voix comme une promesse non tenue, nous la regardons comme un horizon aperçu brièvement il y a très longtemps, un horizon aperçu par nos aînés, qui nous ont raconté.

Elle habite notre nostalgie la plus profonde, la plus douceuse. La pire des nostalgies, celle pour un monde que nous n'avons pas connu.

À l'automne 2019, pendant les révoltes populaires à Beyrouth, c'est le visage d'Asmahan, ou plutôt le cri d'Asmahan qui est placardé sur les murs de la ville.

Sous son visage hurlant, un mot : *Thawra*. Révolution.

La photographie disparaît lentement en fondu pour laisser apparaître l'affiche de Lamia Ziadé à l'écran.

Tranquillement, Simon allume la radio.

Dea Liane - Texte, mise en scène et interprétation



© Jean-Louis Fernandez

Née en 1990 en Syrie, elle passe son enfance et son adolescence entre Paris, Beyrouth, et Damas. Très tôt elle se passionne pour de multiples terrains de création : elle rêve tour à tour de faire des bandes dessinées, réaliser des films, devenir pianiste concertiste, et écrire des romans. Elle étudie finalement à Sciences Po, s'imaginant grand reporter de guerre.

C'est en vivant une année à Mexico qu'elle rencontre le théâtre. En master elle mène un mémoire de recherche en Histoire sur Adrienne Lecouvreur, une actrice oubliée mythique du XVIII^e siècle, tout en suivant les cours d'interprétation de Marc Ernotte au conservatoire du 8^{ème} arrondissement de Paris. C'est finalement sur la scène qu'elle trouve sa place et son lieu d'engagement.

Elle intègre comme actrice l'École du Théâtre National de Strasbourg en 2014, dirigée par Stanislas Nordey. Ses études au

TNS lui permettent de poursuivre sa pratique du piano, et de l'intégrer dans des mises en scène. C'est par le théâtre également qu'elle retrouve l'écriture.

Après sa sortie en 2017, elle joue au théâtre avec Falk Richter et Stanislas Nordey dans *Je suis Fassbinder* et avec Julien Gosselin dans *1993*. Elle se lie fidèlement avec des artistes de sa génération : avec Pauline Haudepin dans *les Terrains vagues*, et en théâtre-paysage avec Mathilde Delahaye dans *Maladie ou Femmes modernes*.

Récemment elle a joué dans *Berlin mon garçon* de Marie N'Diaye mis en scène par Stanislas Nordey. Elle fait ses débuts au cinéma dans *L'homme qui a vendu sa peau*, un long-métrage de la réalisatrice tunisienne Kaouther Ben Hania, sélectionné à la Mostra de Venise en 2020 et nommé pour l'Oscar du meilleur film étranger en 2021. Elle y joue le rôle principal féminin en arabe syrien - sa langue maternelle.

Pour préparer des chants égyptiens lors de la création d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, elle travaille avec Martina Catella, grande pédagogue de la voix mixte. C'est à cette occasion que Célie Pauthe lui propose de créer une forme impromptue autour d'Asmahan, mêlant textes et musique. Elle joue le rôle de Cléopâtre qu'elle reprend et joue en alternance avec Mélodie Richard. Elle est à l'affiche de *Chère chambre*, un spectacle de Pauline Haudepin, artiste associée au TNS. Elle crée le rôle d'Anais Nin au Festival d'Avignon dans la mise en scène de Élise Vigier en 2022.

Simon Sieger - Compositions musicales et interprétation



Simon Sieger est un poly-instrumentiste, improvisateur, arrangeur et compositeur (piano, trombone, accordéon, tuba).

Diplômé du Conservatoire de Marseille, formé au piano classique et jazz, il entame très tôt une carrière de musicien de jazz. Après des études de musicologie, son intérêt s'étend à la musique issue du jazz américain des années 60 (Great Black Music), à la musique contemporaine et aux musiques de l'Orient et du Moyen-Orient. Ses années de formation sont centrées sur l'improvisation, il écrit un Master sur Sun Ra et publie de nombreux articles à ce sujet.

Il travaille alors avec Archie Shepp, l'*Art Ensemble of Chicago*, et fonde un groupe avec Famoudou Don Moye (Odyssey and Legacy). Il rejoint le groupe *Urs Graf Consort* (Prune Bécheau, Adrien Bardi, Gabriel Bristow) de chansons de variété d'avant-garde. Depuis 2019 il participe au collectif berlinois *Topsi Unterhaltung*, avec de nombreux projets mêlant théâtre et

musique (avec Tristan Honsinger, Axel Dörner, Antonio Borghini). Il y crée aussi un trio, OÛAT (once upon a time) qui joue de la musique du futur d'il y a cinquante ans (avec Michael Griener et Joel Grip). Il travaille aussi en Italie en étroite collaboration avec le griot sénégalais Dudú Kouate.

Ses intérêts le portent vers la musique de danse (George San) et la collaboration avec une compositrice de musique contemporaine (Eda Er, ESSE). Depuis sa rencontre avec Dea Liane, c'est sur les planches que se passent ses nouvelles explorations.

Extrait de la chanson Esham'ss ghabet (Le soleil a disparu)

Asmahan :

Mais comment vivre sans désirs
Trouver le bonheur en ce monde
S'il n'y a ni joie ni fortune
Quel plaisir y a-t-il dans le labeur ?

Farid :

La patience nourrit l'espoir
Et la persistance nourrit toutes choses
La vie est belle

Asmahan : Ses joies sont rares

Farid : Un doux vent

Asmahan : Quelle peine cette nuit

Farid : L'aube est là, voici la lumière

